

ART, ORGANISATION ET POLITIQUE CHEZ N. LUHMANN

JEAN CLAM

(CNRS)

Niklas Luhmann est mort¹ sans avoir achevé la série des sociologies subsystémiques qui devaient couronner son entreprise d'une théorie de la société transformatrice du paradigme sociologique classique. Après l'économie, le droit, la science et l'art², restaient, en fait de grands sous-systèmes sociaux, la politique, la religion, l'éducation, la famille³. Seules les sociologies des deux premiers sont parues à titre posthume⁴. Le *Nachlass* luhmannien surprend déjà par ce qu'il a livré moins de deux ans après la mort du sociologue. Certains craignent un déferlement de manuscrits qui imposeraient un pensum de lecture que l'œuvre publiée rend d'ores et déjà énorme. D'autres redoutent une publication exhaustive qui n'épargnerait pas les moindres mélanges et s'attaquerait à la fameuse "boîte à fiches" (Karteikasten)⁵. Parmi les Luhmanniens, certains trouvent précipitée la publication la même année (2000) des trois premières grandes œuvres posthumes (*Die Politik der Gesellschaft*,

¹ En octobre 1998.

² *Die Wirtschaft der Gesellschaft* 1989, *Die Wissenschaft der Gesellschaft* 1990, *Das Recht der Gesellschaft* 1993, *Die Kunst der Gesellschaft* 1995. Cf. notre compte-rendu de *Das Recht der Gesellschaft* dans l'*Année Sociologique* vol 45, 2/1995, p. 447-453.

³ Luhmann a publié encore de son vivant (1997) un "*Die Gesellschaft der Gesellschaft*" qui livre une large synthèse des intuitions directrices de l'œuvre. Cf. notre compte-rendu de ce dernier ouvrage dans l'*Année Sociologique* 51/2001 - n° 1, p. 268-273.

⁴ A titre posthume est également paru, dans la même année (2000), *Organisation und Entscheidung*, une sociologie systémiste de l'organisation.

⁵ La "boîte à fiches" est célèbre pour être l'outil principal du travail luhmannien et la clé de sa productivité. Il s'agit d'une sorte de banque de données élaborée manuellement à partir de fiches de lecture classées selon un système complexe à plusieurs entrées. Luhmann l'a tenue à jour tout au long de cinquante ans de labeur. Il est aujourd'hui question de déposer ce témoin unique d'une quête de savoir qui s'est étalée sur la seconde moitié du 20^e s. dans des archives spéciales – ou selon certaines rumeurs de la mettre aux enchères en salle des ventes. Sur la boîte à fiche, cf. l'interview de Luhmann parue dans la *Frankfurter Rundschau* du 27 avril 1985 et, en traduction française, dans Arnaud, André-Jean et Guibentif, Pierre (dir.), *Niklas Luhmann, observateur du droit*, Collection Droit et Société, Vol 5, Paris 1993 LGDJ, p. 173ss.

*Die Religion der Gesellschaft, Organisation und Entscheidung*⁶). Certes, ces ouvrages sont tant au point de vue de leur construction que de leur finition savante (littérature secondaire, renvois,...) ou linguistique des travaux achevés. Toutefois, quand on sait que Luhmann a toujours écrit quasi directement "au propre", l'inachèvement relèverait ici du projet théorique lui-même.

Il s'agira dans ce qui suit de donner une idée du dernier projet luhmannien d'une sociologie des sous-systèmes sociaux en rendant compte et explicitant les enjeux de trois de ces sociologies: celle de l'art, de l'organisation et de la politique. L'ensemble permet de pénétrer assez avant dans la théorie de la société luhmannienne. Nous irons ainsi d'une reconstruction systémiste à l'autre: d'une figure de l'art dans laquelle il apparaît comme paradigmatique des effets de contingence qui font la société fonctionnellement différenciée de la modernité à celle de l'organisation comme une autopoïèse de la décision, à celle enfin d'une politique périphérisée par des systèmes de plus grande dynamique comme l'économie ou le droit, et dont le code demeure finalement flottant.

L'ART PARADIGMATIQUE AUTOUR DE L'"ART DE LA SOCIÉTÉ" DE NIKLAS LUHMANN

*Kunst der Gesellschaft*⁷ [*L'Art de la société*] est la quatrième sociologie systémiste d'un sous-système social particulier, dans la ligne du programme luhmannien d'une sociologie générale à accomplir comme ensemble de sociologies subsystemiques individuelles. Il vient après *Die Wirtschaft der Gesellschaft* (L'économie de la société,

⁶ i.e. La politique de la société, La religion de la société, Organisation et décision.

⁷ Luhmann, Niklas, *Die Kunst der Gesellschaft*, Francfort 1995 (Suhrkamp).

1989), *Die Wissenschaft der Gesellschaft* (La science de la société, 1990) et *Das Recht der Gesellschaft* (Le droit de la société, 1993)⁸.

L'ouvrage est loin d'être une sociologie de l'art au sens classique, avec une investigation des professions artistiques, de leur recrutement, des biographies caractéristiques, des modes de production artistiques, de la qualité, composition des audiences, de la base sociale des motivations de la fonction social de l'art, des relations de pouvoir au sein du système artistique et entre ce système et différents pôles sociaux, de l'influence de la médialisation sur lui... On ne trouvera presque rien de tout cela dans cette curieuse sociologie de l'art, puisqu'elle passe apparemment à côté du corps même de son propre sujet.

La visée luhmannienne est en effet tout autre que celle d'une sociologie monographique ou systématique de l'art. Dès le commencement, la ligne théorique suivie par Luhmann est ardue. Les trois premiers chapitres qui s'étendent sur plus de deux cents pages n'apportent que d'improbables abstractions -pour qui ne connaît pas l'oeuvre luhmannienne. En effet, dans ces chapitres Luhmann présente sa synthèse personnelle de théories avec lesquelles il s'est familiarisé tout au long de sa recherche d'un paradigme sociologique permettant de penser la constitution d'identités autoréférentielles brisant avec les logiques de la substance, de la contradiction et de l'univocité. S'aidant des logiques non classiques de George Spencer Brown et de Gotthard Günther, de la cybernétique de second ordre de Heinz von Foerster et de l'autopoïétologie de Maturana et Varela, Luhmann a élaboré sa version du systémisme comme théorie interdisciplinaire intégrante (99). Le très haut degré d'abstraction et la subtilité des "paradoxies" de l'exposé luhmannien s'expliquent en partie par la tentative de rendre toutes ces théories "capables de converser entre elles" (*untereinander gesprächsfähig*, 99) et de rester accessibles l'une à l'autre. C'est la raison de la "formalisation extrême" (*ibid.*) qui règne dans la conceptualisation du travail et qui suffirait à décourager toute lecture impréparée.

Une bonne adéquation s'annonce dès le départ entre le sujet et le paradigme qui s'y applique. En effet, il y a une rencontre frappante entre la théorie de l'art et de la littérature de notre postmodernité et l'abstraction luhmannienne. Les deux se

⁸ Tous ouvrages parus aux éditions Suhrkamp (Francfort).

rejoignent sur un terrain, qui est celui de la "théorie de la différence", portée dans le monde par des penseurs comme Derrida et Deleuze et prolongée dans les travaux des sémiologues (comme J. Kristeva) ou des théoriciens de la littérature (tel un Paul de Man).

La problématique, pour la dénuer de ses abstractions et l'approcher dans des termes moins étranges que ceux de Luhmann, est celle de l'autonomie moderne de l'art comme d'une césure marquant une transformation complète de sa "facture" - au sens littéral et verbal. L'autonomisation de l'art le rend d'une extrême difficulté - ou, ce qui revient au même, facilité - et coïncide avec une improbabilisation radicale de son événement. L'art n'a dès lors plus rien qui aille de soi et son oeuvre rencontre des inhibitions qui lui sont immanentes. En effet, quand l'art se délie de toutes ses liaisons aux systèmes voisins qui eux-mêmes ont déjà enclenché leur différenciation-autonomisation; quand il s'interdit - doit s'interdire - toute référence à la nature (imitation), à la morale (exhortation), à la politique (représentation), à la religion (édification), à l'économie (utilisation); quand surtout il commence à s'interdire réflexivement toute affinité ou toute homomorphie avec ce qui structurellement s'apparente à lui, tels les ordres supérieurs et les valeurs d'achèvement (qu'ils soient sociaux, éthiques, cognitifs ou autres); quand il doit renoncer à sa sémantique fondamentale qui est celle de la préciosité, de la rareté, de l'élévation, présupposant une hiérarchie et un étagement vers un sommet; alors l'art devient fort improbable. Quand "ni la tradition, ni un patron, ni le marché ni même les académies ne donnent plus d'indications suffisantes à l'artiste pour exécuter son travail" (270), alors l'art retombe sur lui-même, les artistes se retrouvent entre eux au sein de groupes, d'avant-gardes sans direction. Cet isolement, ces déliements, ces abstinences iront jusqu'à l'extrême d'un déracinement de l'art (Kunst) hors de sa provenance d'un pouvoir/savoir-faire particulier (Können): l'art ira jusqu'à renoncer à la difficulté⁹. L'oeuvre d'art ne se distinguera plus par le fait qu'elle est plus difficile à faire que n'importe quelle activité quotidienne. Elle ne demandera plus de son auteur un "pouvoir-faire" (Können) quelconque. Son autonomie, Luhmann dit son autoréférence, passe par là. L'oeuvre d'art ne doit faire appel à rien d'autre qu'elle-même pour être reconnue, observée comme telle. Toute référence aliène - à quelque

⁹ Concomitants de ces renoncements spécifiques à l'art sont les renoncements à l'objectivité-figurativité des arts plastiques, à la tonalité dans la musique, à la continuité du récit dans la littérature, la césure se situant ici autour de 1900.

chose en dehors d'elle - la détruit en tant qu'oeuvre d'art moderne. Toute la sociologie luhmannienne de *L'Art de la société* tourne autour de ce complexe.

Il s'agit donc de répondre à la question: l'oeuvre d'art étant si intensément improbable, qu'est ce qui la rend malgré tout possible? La réponse de Luhmann d'autant moins ardue qu'elle fait fonds de descriptions sociologiques apparentées aux études de sémantiques historiques présentés dans ce volume même¹⁰. Ainsi, certaines parties de sociologie historique, informée aux sources les plus récentes, sont tout à fait lisibles et fort intéressantes. Elles offrent des aperçus très stimulants des rapports existants entre l'art et la différenciation sociale, rapports conçus comme ceux d'une coévolution transformant les sémantiques de l'art au rythmes des ruptures des structures sociales¹¹. Toutefois, beaucoup de patience est requise, même du lecteur initié, pour affronter la transcription en termes systémistes d'un grand nombre d'intuitions de la théorie de la différence derridienne et de manienne ou de la sémiologie kristevienne.

La sociologie luhmannienne de l'art tente ainsi de répondre à la question posée par l'art de la société moderne, c'est-à-dire par une oeuvre d'art dont la construction et les "renvois" (*Verweisungen*) sont en eux-mêmes extrêmement complexes. Pour ouvrir un accès à la compréhension de ce qui se passe dans une oeuvre d'art moderne, Luhmann doit remonter les réseaux de ces renvois et découvrir leurs logiques. Ces logiques sont intriquées. En effet, ce qui se passe et s'exprime dans l'oeuvre d'art moderne n'est rien d'autre que le dire de sa propre impossibilité. L'oeuvre d'art moderne est un tissu d'opérations renvoyant les unes aux autres, sans origine en dehors de leurs actes simples, issues d'un indéfini de démarches

¹⁰ Nous renvoyons à notre compte-rendu ici-même de *Gesellschaftsstruktur und Semantik IV*.

¹¹ Les parties historiques sont légèrement déséquilibrées dans la mesure où elles consacrent un grand espace aux théories de l'art classique et romantique, avec des appareils de citations et de commentaires assez fournis, alors que l'autodescription de l'art contemporain est bien moins documentée. Luhmann laisse parler, très souvent au plus proches de la source originale, les textes de la Renaissance, du 17^e et 18^e s. et beaucoup les textes romantiques - il va de soi que le romantisme constitue une étape cruciale de l'involution de l'art vers l'autorécursion. On aurait aimé que la documentation de l'autodescription des époques plus récentes eût été aussi développée. On ne trouve de véritable discussion de ce sujet que dans les derniers sous-chapitres de l'ouvrage (466-507). Pour des développements plus consistants d'une théorie de l'art contemporain - que Luhmann appelle par opposition à l'art connu jusque-là, *Weltkunst* (art du monde) -, voir l'ouvrage de Luhmann fait en coopération avec Dirk Baecker (sociologue systémiste) et Frederick Bunsen (artiste) *Unbeobachtbare Welt: Über Kunst und Architektur* Bielefeld 1990 (Haux).

possibles. Les opérations ne font que s'annexer, se raccorder ou se continuer les unes les autres (an einander anschließen), rétrécissant de plus en plus le champ des opérations possibles et déterminant progressivement l'oeuvre à prendre une figure, encore toute pénétrée de la contingence de ses décisions de départ. Une telle oeuvre d'art est le résultat d'une autoprogrammation qui se donne à elle-même les structures de la production de ses propres éléments sans aucune référence à quoi que ce soit en dehors d'elle. Comment en arrive-t-elle là?

Nous avons indiqué que les processus d'autonomisation de l'art comme sous-système social par rapport à d'autres sous-systèmes se faisait le long d'autant de déliements et de découplages entre ces systèmes. La société qui est l'ensemble des communications effectuées dans ces systèmes se présente dès lors comme un ensemble souple et "polycontextural" d'une communication toujours systématiquement spécifiée. Or si cette polycontexturalité n'est pas originaire, c'est que le monde disposait, avant sa déstabilisation moderne, d'une sécurité, d'une invariance de ses repères, qu'il montrait envers toutes les approches qu'on tentait de lui une structuration essentielle et qu'il se donnait tant au regard théorique qu'à l'intervention pratique ou à la jouissance esthétique comme un "cosmos" ouvert à des "perspectives sur l'essentiel" (318)¹². Toute chose avait sa place légitime dans un "monde à somme constante" (326). La beauté pouvait se concevoir comme un critère objectif et une valeur suprême sur laquelle toutes les choses belles pouvaient être jaugées. C'est la disparition de ces prémisses ontologiques qui détruit l'homomorphie entre art et religion, art et politique, art et noblesse,... et qui tranche tout recours de l'oeuvre d'art à des appuis d'identification externes.

Ne disposant plus d'un critère ferme du beau, l'art n'a plus d'ancrage dans l'objectivité d'un cosmos des valeurs ou des idées. Ce qu'il appelle beau / laid ne sont plus que les valeurs binaires de son code. Le beau est la valeur positive de ce code toujours relative à la valeur négative, et nullement une valeur suprême ou transcendante. Le beau et le laid sont la distinction primaire sur laquelle s'oriente le système artistique pour accomplir sa clôture et s'autonomiser complètement. Cette distinction est en soi mobile et variable. La beauté elle-même n'est pas belle, dans le

¹² Nous sollicitons étymologiquement le terme "perspectives" pour traduire "Durchblicke" (regards au travers) qu'on trouve dans une élégante formule de Luhmann tentant de définir les idées (grecques ou platoniciennes) comme autant de "Durchblicke aufs Wesentliche".

sens où la distinction du beau et du laid ne peut être réfléchi en elle-même (les systémistes disent: le code ne peut s'appliquer à lui-même). La beauté est l'alternative d'un code qui permet de spécifier une communication comme appartenant au système artistique et dont les contenus varient selon les programmes que se donne ce système lui-même. Ces programmes n'ont rien de directives générales guidant l'exécution de séries d'oeuvres. Ils sont au contraire tellement spécifiques que chaque oeuvre a un programme à elle par lequel elle autoprogramme sa propre élaboration. Ce niveau de spécificité de l'oeuvre illustré par la thématique de l'unicité n'est cependant atteint qu'une fois la différenciation du système artistique aura approché de sa maturité. Luhmann place, pour dater cette période, une césure autour de 1800: échec d'une programmation générale-régulatrice de l'art tentée par un rationalisme prisonnier de ses modèles cognitifs et les projetant sur l'esthétique et son "jugement"; apparition, avec le romantisme, des premières problématiques de réflexivisation de la création (l'oeuvre d'art devenant son propre thème).

L'oeuvre d'art autoprogrammée a ainsi en elle-même toutes ses références. Elle est identifiée et réidentifiée comme oeuvre d'art uniquement à partir de ses propres combinaisons formelles (Formenkombinationen). Toutes les redondances, les itérations (dirait Derrida cité par Luhmann) qui permettent de consolider l'oeuvre en quelque chose qui existe au dehors - qui permettent de l'identifier comme telle - renvoient à la problématique processuelle de la naissance de l'oeuvre à partir de sa loi de composition interne qui fait que toute opération qui contribue à la faire est issue d'un réseau de récursions qui rétrécissent de plus en plus les choix d'opérations possibles ou convenantes à l'ensemble des opérations déjà intertissées dans l'oeuvre. C'est sur la base d'une théorie aussi fouillée de la réflexivité des logiques poétiques qu'une sociologie ou une théorie de l'art peut rendre compte de la manière dont fonctionne une oeuvre d'art moderne: comment un morceau de nature brute ou un morceau de société non traitée (un caillou, une annonce de journal ou une baignoire) peuvent s'insérer dans ou constituer une oeuvre d'art sans possibilité de confusion. Ces objets aliénés à leurs environnements habituels sont reconnus comme partie constituante de quelque chose qui dans notre communication sociale s'appelle art, sur la base précisément d'une différenciation systémique qui permet de reconnaître certains artefacts (même s'ils sont identiques à des objets naturels bruts) comme relevant d'une autoprogrammation poétique.

C'est encore précisément parce qu'ils sont reconnus comme tels qu'est comprise, par l'observateur de l'oeuvre, la tentative de sabotage de la distinction même fondant l'autonomie de l'art (par import de faits de nature, par exemple) comme tentative de sabotage. Sans la fermeté de la différenciation systémique le sabotage serait effectif et mettrait fin à l'art lui-même.

La sociologie luhmannienne de l'art peut se lire comme une entreprise d'explicitation des logiques poïétiques présidant à la création d'oeuvres parfaitement autonomes et autoprogrammantes. Ces logiques sont exactement les mêmes que celles qui organisent l'autonomisation et la clôture autopoïétique des systèmes sociaux eux-mêmes. L'intérêt de cette sociologie est donc double: celui d'un approfondissement du paradigme autopoïétologique développé par Luhmann depuis les années 80 et celui de la révélation du caractère paradigmatique de l'art pour tous les complexes autorécursifs-autoprogammants. On comprend dès lors cette affinité entre art et autopoïèse. S'il y a un domaine où la démonstration de phénomènes autopoïétiques se fait d'une manière convaincante et intéressante, c'est bien celui de la poïèse artistique. L'oeuvre d'art montre bien mieux que ne le font l'économie, la politique, le droit, l'éducation, la famille, la religion,... comment un processus opératif s'involue, se retourne sur lui-même pour rejoindre sa propre origine, thématiser l'impossibilité de la rendre transparente à elle-même et se clore comme une pure temporalisation de ce constat. La fascination du discours sociologique luhmannien pour son objet présent est sensible et se justifie dans la mesure où la facture de l'oeuvre d'art autoprogammante moderne se retrouve dans la facture d'une société s'autoprogammant dans des systèmes opérativement clos et incapables de fonder une unité possible.

Les thèses fortes de cette sociologie de l'art se retrouvent, présentées d'une manière très compacte, dans les dernières pages du livre. Luhmann y montre comment l'art est le sous-système social fonctionnellement différencié de la société moderne en lequel celle-ci arrive à une espèce d'expression paradigmatique d'elle-même. Il faut voir dans "l'art moderne le paradigme de la société moderne" écrit Luhmann (499). Dans la forme d'une "souffrance de soi" (Leiden an sich selbst), l'art déploie le "destin structurel (Strukturschicksal) de la modernité" (ibid.)¹³ qui se décrit sous les

¹³ Une autre formule luhmannienne (494) est la suivante: "L'art fait ... apparaître la "vérité" de la société dans la société".

titres généraux de clôture opérative, émancipation de la contingence, auto-organisation, polycontextualité, hypercomplexité. La spécificité du sous-système artistique comme système exponentiel de la socialité moderne est fondée dans le fait que l'art est le seul système dans lequel la limite interne entre autoréflexion (i.e. théorie du système) et opération (productive) du système s'est effondrée (494). A la différence de tous les autres, il n'y plus moyen pour lui de maintenir une distance, fondatrice de son identité, entre l'oeuvre et la théorie de l'oeuvre: l'oeuvre d'art n'est plus que la mise en scène ou plus exactement l'acte même de l'impossibilité ou de la fin de l'art lui-même. L'art est la conjuration ou l'aveu de sa propre fin.

Luhmann plaide cependant pour une option théorique qui permet de penser un avenir de l'art. L'art arrive à sa fin et s'exécute lui-même dans sa propre impossibilité par une sorte de trop grande densification de son identité: identité de ses opérations avec les descriptions de celles-ci. Or, adhérant à la logique même du systémisme autopoïétologique qui ne peut concevoir l'autodestruction d'un système autopoïétique, Luhmann montre que l'auto-achèvement de l'art reste de l'art et qu'il ne peut y avoir de fuite hors du système. De plus, l'art a l'avenir de cette expérience unique de la société dans la société. Pour le voir et le comprendre, il faut accomplir un changement de perspective et cesser de penser l'art à partir de la pure présence et de l'identité à soi, cesser de lui demander des présentifications massives d'objets ou de relations; il faut cesser de l'indexer sur la perception sensible (Wahrnehmung) laquelle, dans un actes compacts, donne des objets fortement contourés et clairement identifiés, garantissant ainsi l'identité et la pérennité de la représentation artistique elle-même. Il faut, pour Luhmann, bien au contraire laisser basculer l'art de la perception vers la communication, d'une logique de l'identité vers une logique de la différence, c'est-à-dire d'une relevance pour la conscience vers une relevance pour la société. C'est alors que l'art apparaîtra dans sa véritable fonction comme l'inventeur de différences dont la caractéristique principale est d'être contingentes sans pour autant devenir purement arbitraires. L'art est le paradigme de la socialité moderne dans le sens où, comme elle, il n'a à son fondement que de la contingence et la fluidité de différences sans raison dernière, mais où, toujours comme elle, cette fluidité du fondement est la base d'un rétrécissement volontaire des décisions ultérieures garantissant de nouveaux espaces de contingence (ou de liberté). C'est cette complexe oscillation entre la contingence indéfinie et l'autolimitation

programmante que l'art paradigmatise. Sa fonction est de démontrer - de faire la monstration de - la "production arbitraire de choses non-arbitraires" (beliebige Erzeugung von Nichtbeliebigkeiten) ou encore la monstration de la "naissance aléatoire de l'ordre" (Zufallsentstehung von Ordnung, 506). C'est en cela qu'il est un analogon de la communication moderne.

L'ORGANISATION COMME AUTOPOÏÈSE DE LA DECISION.
AUTOUR DE 'ORGANISATION ET DECISION' DE NIKLAS LUHMANN

L'œuvre de Luhmann est trop souvent perçue comme une "grand theory" qu'on en oublie ses points de départ et ses contributions aux différentes sous-disciplines sociologiques. En effet, Luhmann débute sa carrière scientifique comme théoricien de l'administration - et collaborateur de l'Institut de recherche en sciences de l'administration de Speyer (RFA). Sa première grande monographie, *Funktionen und Formen formaler Organisation*, est un travail de sociologie des organisations paru plus de trente ans avant l'œuvre qui nous intéresse. Ce premier travail est toutefois rentré très tôt dans l'ombre de l'œuvre ultérieure avec ses théorisations plus larges du droit et de la politique, et ses élargissements constants à une théorie des systèmes capable de livrer une "théorie de la société". La discussion autour de l'œuvre de Luhmann s'est surtout concentrée sur ses aspects les plus novateurs et cette toute première tranche de l'œuvre est tombée quelque peu dans l'oubli. De plus, Luhmann n'est plus revenu à ses premiers intérêts et il n'a, pendant trente ans, consacré que quelques articles à ces sujets. Dans la dernière décennie de son labeur (1988-1998) il a livré une série de sociologies des grands sous-systèmes sociaux (de l'économie, de la science, du droit, de l'art, de la politique, de la religion¹⁴) et ne semblait pas prévoir, dans le même genre, une sorte de somme sociologique sur les organisations. *Organisation und Entscheidung*¹⁵ est cependant cette somme dont seuls les proches de Luhmann avaient entendu parler. Elle était tout achevée et pouvait paraître, sans retouche aucune, deux ans après la mort de son auteur.

¹⁴ *Die Wirtschaft der Gesellschaft* 1989, *Die Wissenschaft der Gesellschaft* 1990, *Das Recht der Gesellschaft* 1993, *Die Kunst der Gesellschaft* 1995, *Die Politik der Gesellschaft* 2000, *Die Religion der Gesellschaft* 2000, ces deux dernières parues à titre posthume. En 1997 paraît *Die Gesellschaft der Gesellschaft* qui s'insère dans la série sans pour autant être la théorie d'un sous-système social particulier. Elle représente plus une synthèse de la théorie générale proposée par Luhmann. L'ensemble de ces ouvrages est paru aux éditions Suhrkamp (Francfort).

¹⁵ Luhmann, Niklas, *Organisation und Entscheidung*, Opladen 2000 Westdeutscher Verlag.

L'ouvrage est impressionnant par son volume (478 pages d'assez grand format et d'interlignage serré) et son unité. En quinze chapitres, Luhmann présente une synthèse de ce qui peut se dire de l'organisation formelle au point de vue du basculement paradigmatique nécessité par l'épuisement des théories de l'action et de sa rationalité. Ces sont les cinq premiers chapitres qui concentrent l'essentiel des développements théoriquement novateurs de l'ouvrage. Les chapitres 6 à 12 (*Absorption de l'incertitude, Prémisses de la décision, Programmes de décision, Le personnel, L'organisation de l'organisation, Le changement structurel, La technique*) rappellent les analyses de *Formen und Funktionen formaler Organisation* qui sont des analyses de théorie de l'organisation au sens strict. Le 13^e chap., *Organisation et société*, revient à une thématique plus générale et s'intéresse à l'articulation entre organisation et société¹⁶. Toutefois, comme les deux chapitres qui le suivent (*Autodescription et Rationalité*), il reste un peu en deçà des espoirs d'élucidation qu'il éveille.

Le premier chapitre est d'une clarté quasi pédagogique. Il introduit l'idée d'un changement de paradigme par une présentation critique des différentes théories de l'organisation depuis Weber. Luhmann rapporte les différentes approches et montre en quel sens elles manquent à l'exigence de penser la contingence, la fluidité et la mutabilité des phénomènes organisationnels. On a ainsi l'impression de suivre une évolution épistémologiquement contraignante conduisant au dépassement d'une pensée de l'identité (de l'organisation comme entité structurée autour de ses finalités et leur subordonnant les mises en œuvre de ses moyens), dans une pensée de la différence (de l'organisation comme système se définissant par sa distinction, d'opération en opération, de son environnement).

Le basculement paradigmatique c'est, en effet, la fin d'une pensée qui pouvait projeter ses objets comme des totalités (*Ganzheiten*) subdivisibles en parties (*Teile*) unifiées substantiellement dans l'identité totale. Dans ce schématisme, il y a congruence des grandes distinctions entre elles: tout et partie, sommet et base, supérieur et inférieur, fin et moyen, output et input. C'est dans cette congruence que

¹⁶ Il met en évidence un chassé-croisé des principes de structuration de la communication sociale dans son ensemble et ceux de l'organisation formelle. Dans les sociétés modernes fonctionnellement différenciées, le principe d'universalisation de l'inclusion régissant la société dans son entier doit s'articuler sur le principe de restriction de l'inclusion à l'affiliation formelle dans l'organisation pour rendre possible, par le biais de cette distribution oppositive, une très forte complexité de l'ensemble.

se retrouvent toutes les théories pré-constructivistes ou pré-différentialistes de l'organisation. Elles révèlent toutes un ancrage dans le modèle organisationnel weberien qui est celui de la bureaucratie, hiérarchiquement structurée dans des corrélations univoques entre les schémas logiques finaux et les organigrammes agençant les postes de l'organisation en vue de la production de la performance organisationnelle. L'organisation apparaît dans ces modèles comme un système isolé à organisation rationnelle interne faisant face à un environnement opaque, sujet à des changements non maîtrisés par le système, mais auxquels le système doit réagir et s'adapter.

C'est l'idée même de la contingence de l'environnement, de sa fluctuation inscrutable et de la permanence d'un système qui doit se maintenir devant elles qui mène à une remise en question du modèle identitaire. C'est là en effet qu'apparaît, dans la mutabilité du système, de son identité et de ses limites, la contingence de l'identité systémique elle-même. La distinction entre système et environnement et les délimitations de leurs frontières ne s'acceptent plus comme une donnée objective, mais comme une performance du système lui-même, ayant lieu dans une actualité qui lui est propre et constituant une opération systémique courante. C'est ainsi que l'on passe à une compréhension événementialiste ou opérationnaliste du système: en celui-ci il n'y a que des opérations systémiques propres, et pas d'objet, d'identité ni d'unité qui seraient le sujet de ces opérations. C'est en ces opérations que s'effectue, à chaque instant, la délimitation du système par rapport à son environnement. L'identité systémique est une identité en acte et n'est rien en dehors des actes de distinction qui en dessinent la "forme"¹⁷. C'est dans l'auto-référence ou l'auto-récursion de ces opérations et la projection d'une temporalité propre au système en elles que se construit l'identité systémique.

Tel est le fondement de la conception autopoïétologique de l'organisation. Celle-ci est comprise (chap. 2) comme une différence posée dans le monde entre un système dont l'opération basale est la décision et un environnement que le système se donne dans la réflexion en lui-même de la position de sa propre différence. Tout

¹⁷ Luhmann fait référence au concept de "forme" tel qu'il est développé dans la logique de George Spencer Brown. Une telle forme ne se définit pas en elle-même, mais comme différence entre l'entité qu'elle contourne positivement et l'espace indéfini qui l'entoure et qu'elle laisse dans l'indétermination. Ainsi il faut concevoir la forme comme bi-face, comme une entité "actuelle" qui opère une différence et la maintient tant qu'elle peut se maintenir elle-même en acte.

se trouve dès lors contingé et improbabilisé dans l'organisation: on ne part plus d'une supposition de continuité (et de fermeté d'une identité, d'une structure ni même d'un processus), mais d'une supposition de discontinuité de l'organisation exigeant de rendre compte des processus de récursion et de déparadoxisation qui probabilisent un système sans fondement d'être, mais se produisant d'un instant à l'autre dans ses propres opérations. C'est ainsi qu'un débat central à la théorie de l'organisation, à savoir le débat sur les limites de l'organisation, se vide de son enjeu.

Un tronc thématique commun des théories de l'organisation est constitué par les préoccupations touchant la motivation des membres de l'organisation (chap. 3) au confluent de deux demandes mutuelles: celle de l'organisation envers ses membres, qu'elle a intérêt à voir motivés et hautement engagés dans l'accomplissement de leurs tâches; celle des membres envers leur organisation, de trouver leur réalisation personnelle dans leur travail. Cela donne naissance aux débats récurrents sur la déhiérarchisation, le consensus, l'intégration, la gestion des carrières,... au sein de l'organisation. Pour l'approche systémiste luhmannienne, la problématique est ici celle du couplage entre deux types de systèmes autopoïétiques incapables d'empiéter l'un sur l'autre en aucun de leurs points: les systèmes sociaux que sont les organisations opérant de la communication et les systèmes psychiques que sont les consciences opérant des actes de conscience. C'est précisément le fait de la non intersécabilité de ces systèmes et la flexibilité de leurs couplages qu'il s'agit de réfléchir dans la construction théorique.

Le quatrième chapitre sur "Le paradoxe de la décision" nous semble être l'exposé paradoxologique luhmannien le plus complet et le plus clair de l'œuvre entière. Tout au long de l'élaboration de sa théorie de l'autopoïèse des systèmes autoréférentiels et opérationnellement clos, Luhmann a rencontré la problématique d'un paradoxe se situant au fondement du système et empêchant sa clôture logique et ontologique. Luhmann a dû inverser la figure traditionnelle du paradoxe comme arrêt de toute construction sensée pour en faire la matrice génératrice d'un système dont l'opération n'est rien d'autre que la déparadoxisation actuelle, d'un acte ou opération instantanés à l'autre, du paradoxe fondamental. Le paradoxe de la décision – qui est celui de l'être-décision (sans raison) de la décision - est ainsi ce qui produit l'organisation comme l'opération consistant à contourner le blocage de la décision

par son paradoxe. Le contournement est opérationnalisé par des détours qui virtualisent et temporalisent la paradoxité initiale, rendant possible son dépassement. Le temps est une dimension essentielle de déparadoxisation de la décision. En effet, celle-ci est structurellement paradoxale parce qu'elle représente une réintroduction (un "re-entry", dans la terminologie de Spencer Brown) du temps dans le temps: cela veut dire que la décision articule la différence entre passé et avenir comme la différence dans laquelle elle va se poser en tant que dé-détermination du passé et restriction de l'ouverture de l'avenir. Une décision s'accomplit à partir de l'ouverture de sa contingence (comme possibilité ouverte de décider dans un sens donné), mais au point de vue de la fermeture de sa contingence (comme décision effectuée suivie de conséquences dont elle doit répondre). Elle se dégage du passé et opère le dos tourné à l'avenir. Ce sont ces rapports temporels complexes de la décision que le chap. 5 thématise. Il intensifie la déconstruction dé-ontologisante de l'objet central de l'enquête, à savoir l'opération de décision constitutive de l'organisation¹⁸.

L'ouvrage livre ainsi une vision de l'organisation comme système événementialisé de part en part. Le système est constitué uniquement d'opérations, d'instantanés opérationnels, d'actes instantanés créant des situations historiques contingentes et réagissant à elles. Il est à la fois producteur de contingence et restricteur de contingence – en d'autres termes, réducteur de la complexité qu'elle induit. L'identité du système émerge avec les structures de celui-ci dans les récursions qui stabilisent sa forme. Les structures ne préexistent pas au flux des opérations du système mais sont produites par elles, dès le moment où elles deviennent capables de produire suffisamment de redondance pour solidifier leurs contours. Mêmes les finalités (Zwecke) de l'organisation qui motivent toute son action ne sont que "des perplexités reportées dans l'avenir, permettant l'accrochage de chaînes de décisions" aux chaînes de décisions courantes et par là l'émergence de "moments structurants d'une mémoire du système" (p. 165). Aucun objet ferme ne peut être présupposé et même le passé est en continuel changement dans les variations que subissent les formes de récursion que l'organisation choisit toujours à nouveau pour constituer ses

¹⁸ On pourrait retenir la formule suivante: les décisions ne sont pas "des objets prédicables, mais des opérations productrices de différence" (p. 170). Elles transforment des situations en y introduisant des reconfigurations du passé et des sélections de l'avenir.

pôles d'identité¹⁹. Le critère de l'organisation effective n'est pas la rationalité, mais le maintien de la capacité de décision (p. 181) du système dans la situation donnée de son opération.

Organisation und Entscheidung représente un puissant effort de penser l'organisation formelle de bout en bout comme une "machine historique" - au sens de la cybernétique de Heinz von Foerster – fonctionnant sans présupposition de rationalités quelconques qui seraient à l'œuvre au principe même de l'organisation. Il s'agit précisément de montrer que les différentes rationalités n'apparaissent qu'après coup, avec la clôture de la contingence par l'accomplissement d'une décision. Le paradoxe ou le "mystère" de la décision, comme Luhmann l'appelle, est le seul "principe" de génération de l'organisation. L'ordre organisationnel n'est qu'une apparence rétrospective et ne représente aucune garantie de rationalité. Dans une organisation, il n'y a que des états historiques ou réalisés auxquels les décisions actuelles s'annexent sans pouvoir aucunement anticiper les états historiques du présent à venir de l'organisation. C'est pourquoi il est impossible de différencier et de coordonner hiérarchiquement plusieurs niveaux de décision tel un niveau constitutionnel, un niveau planificateur, un niveau courant. Dans la vision de l'organisation comme système autopoïétique se construisant par récursion autoréférentielle, il ne peut y avoir aucun primat de la structure sur le processus, de la décision planifiante sur la décision concrète, de prémisses décisionnelles sur d'autres. Comme dans un ordinateur (p. 231), il ne peut y avoir qu'un seul type d'opération²⁰. Ce sont les concaténations "hypercycliques" – pour utiliser un concept développé par Gunther Teubner – de ces opérations élémentaires qui produisent et reproduisent la complexité interne du système. Celle-ci n'arrive jamais à une consolidation substantielle, car elle sortirait alors du flux de la contingence. Une telle sortie reviendrait à la terminaison de l'organisation par résolution de son paradoxe. Dans les récursions circulaires réticulisant décisions et prémisses décisionnelles, il n'y a qu'oscillations risquées d'un état du système vers l'autre. Un tel balancement est la vie évolutive du système lui-même, son autopoïèse opérationnelle. En-dehors

¹⁹ Aucun changement décisionnel ne peut cependant se faire par décollage complet par rapport au passé ou au sédiment décisionnel de l'organisation. La décision ne peut défaire le passé, mais elle peut en transformer le sens pour le présent actuel de la décision.

²⁰ "L'autopoïèse n'est pas un but [de l'organisation], mais [s]a manière d'opérer même" (p. 270).

de cette autocontinuation tâtonnante, faite d'opérations au sens d'événements élémentaires constitutifs de l'autopoïèse systémique par le biais d'un processus mnésique, il n'y a rien. Le paradoxe de la décision, c'est-à-dire son arbitraire, n'est en fait que voilé par les fictions rationalisantes qui construisent après coup un rapport de motivation objective-rationnelle de la décision. Cette reconstruction représente au fond un simple déplacement ou une restructuration de l'arbitraire (p. 294). On est cependant libre de récupérer le concept de rationalité pour l'appliquer à l'autopoïèse elle-même. Mais à ce moment-là, il faut s'entendre sur sa nouvelle signification: un système serait rationnel en tant qu'il est capable de copier l'incertitude de l'environnement dans le système et de la maintenir à un niveau qui rend équiprobable une multitude de directions d'opération et d'évolution du système. Ses balancements opérationnels sont alors dotés d'une très forte contingence diminuant à l'extrême leur prédétermination ou leur correspondance à une figure générale d'adéquation rationnelle. La seule adéquation produite dans le système est celle de la complexité, laquelle ne s'oriente que sur les états historiques réels du système servant de départ à son opération autocontinuant²¹.

L'œuvre est ainsi parcourue d'un mouvement répété, scandant ses différents chapitres, de rejet des suppositions de rationalité immanentes aux théories classiques de l'organisation. Les théories classiques n'éclairent, d'après Luhmann, que partiellement le phénomène organisationnel et ne peuvent donner une idée suffisante de ce qu'est l'organisation comme système (p. 374). Celle-ci ne peut plus être pensée comme un agencement de "personnes plus ou moins disciplinées ...", mais comme transformation de décisions en décisions dans des conditions de clôture autopoïétique" (p. 376). Dans tous les domaines de l'organisation (planification, personnel,...), le basculement théorique exige le remplacement des problématiques traditionnelles de la mise en œuvre de principes de rationalité par celle du déploiement de paradoxes (Entfaltung von Paradoxien). Cela implique un choix

²¹ Une vision dé-rationalisante d'un enjeu central de l'organisation, celui de sa réforme (voir p. 337s.), renverse ses conceptions traditionnelles: il ne s'agit plus d'une entreprise rationnelle d'amélioration des conditions de fonctionnement de l'organisation (par le biais d'une transformation planifiée de ses prémisses décisionnelles), mais d'une dynamique dont les buts déclarés ne sont que formellement posés. Sa fonction est au fond de faire apparaître des différences d'intérêts et de stimuler des descriptions contradictoires du système par lui-même, créant ainsi une résistance du système contre lui-même et aménageant ainsi la possibilité d'une meilleure compréhension de la réalité. Il s'agit donc moins d'atteindre des buts quelconques que de contribuer à maintenir à l'œuvre une dynamique structurelle.

nécessairement contingent de formes d'observation; la conception de l'unité du système comme autopoïèse et la construction du système à l'aide d'une seule manière d'opérer; la conception des rapports entre décisions concrètes ainsi qu'entre décisions et prémisses décisionnelles comme l'opération d'un processus d'absorption de l'incertitude (Unsicherheitsabsorption)²². *Organisation und Entscheidung* met en œuvre ces redispositions théoriques et les déploie dans toute leur portée. Sous leur effet, le fait organisationnel sort de son évidence et apparaît dans toute son improbabilité, son inventivité et sa complexité.

²² Pour ce rappel synthétique des redispositions théoriques (Theorieumstellungen), voir p. 304s. Précisons que ces formules ne spécifient que les redispositions explicites de la théorie sans donner idée de ce qui se cache derrière elles en termes métathéoriques, c'est-à-dire sans donner idée de ce qu'une théorie autopoïétologique exige comme révision dé-ontologisante des catégories et des concepts fondamentaux utilisés dans la théorisation. Songeons simplement aux concepts différentialistes de "forme" et d'"observation" qui se substituent à tout concept d'objet et à toute position d'identité.

CLOTURE DU POLITIQUE.
AUTOUR DE 'LA POLITIQUE DE LA SOCIÉTÉ' DE NIKLAS LUHMANN²³

La politique est un système qui, bien qu'ayant préoccupé le premier Luhmann, n'a jamais fait l'objet d'une théorisation systémique comparable à celle qu'il a consacré aux autres systèmes. Le premier Luhmann est un théoricien de l'administration²⁴ et approche la politique essentiellement par ce biais. Il s'intéresse²⁵ aux axiologies constitutionnelles et à la discontinuité entre leur valeur proclamatoire et leur fonction. Le pouvoir politique est le thème d'un livret, *Macht* (1975), qui propose une analyse théorique des traits structurels du phénomène. Le processus politique, par contre, n'a été que fragmentairement exploré. *Die Politik der Gesellschaft* fait l'impression de rassembler ces fragments et de les fondre, avec les thèmes déjà traités, dans le moule d'une sociologie systémiste d'un sous-système fonctionnel. Elle tente ainsi de dépasser les flottements qui ont caractérisé les différentes esquisses (par exemple ceux du codage de la politique ou de ses couplages avec les autres sous-systèmes). Cependant son profil lui vient en fin de compte plus de sa vision de ce qu'est et de ce que peut être la politique dans nos sociétés que de la transposition systémiste de ses processus. C'est le message de la centralité de la contingence et de la capacité très réduite de la politique de la piloter, qui revient avec insistance dans *Die Politik der Gesellschaft* et lui donne sa saillance²⁶.

Les options luhmanniennes sont exposées d'une manière très claire dès l'ouverture de l'ouvrage: le discours traditionnel et ses distinctions entre société et politique ou société et Etat est récusé. Pour Luhmann, ces distinctions sont ancrées dans la vision aristotélicienne de la société comme *koinônia politikê* (ou *societas civilis*) dans laquelle politique et société sont indissociables, la société représentant une totalité complète et intrinsèquement politique. Les différenciations qui ont suivies au cours

²³ Luhmann, Niklas, *Die Politik der Gesellschaft*, Francfort, Suhrkamp, 443 p.

²⁴ Pour une revue de la théorie de l'administration de Luhmann, voir la première partie de mon *Droit et société chez Niklas Luhmann - La contingence des normes*. Paris 1997 Presses Universitaires de France.

²⁵ Dans *Grundrechte als Institution: Ein Beitrag zur politischen Soziologie*, Berlin 1965.

²⁶ Ce message est celui de *Ökologische Kommunikation* (Opladen 1986). Cette œuvre est en fait théoriquement plus stimulante que l'ouvrage posthume.

de la formation de la "commercial society" (ou la *Wirtschaftsgesellschaft*) n'ont pas entamé ce premier modèle. En effet, la différenciation basale entre politique et économie ne suffit pas pour marquer l'émergence des sociétés qui sont les nôtres aujourd'hui. Le "concept" de société qu'il nous faut aujourd'hui projeter "n'a pas de prédécesseur" (*keine Vorläuferbegrifflichkeit*, 12). Le concept luhmannien de société se pense sans relation à celui de la tradition qui pose la société comme substance morale, source de toutes les perceptions sociales et espace de légitimation de la politique. Un tel concept a pour Luhmann des "traits romantiques" (*schwärmerische Züge*, 12). En se référant à lui, on tente de réduire tous les mécanismes d'exclusion jouant dans la politique, et l'on finit par exclure la réalité sociale elle-même. Ainsi, ce qui aujourd'hui est préconisé comme société civile (*Bürger- ou Zivilgesellschaft*) ne "vit que d'exclusions [à savoir, celles de tous les systèmes organisés] et, en fin de compte, n'est plus du tout une société" (10). Luhmann prend très clairement à parti les mouvements sociaux et les projets intellectuels qui les soutiennent. Il est évident pour lui que "les présupposés sociostructurels" (*sozialstrukturellen Voraussetzungen*, 13) qui pouvaient supporter de telles tendances ont disparu et ont emporté avec eux le sol même sur lequel les distinctions classiques pouvaient s'établir.

Une autre figure intéressante de la critique luhmannienne, est celle qui, en faisant état d'un recours quasi obligé aux classiques pour substancier presque toute théorisation sociologique de nos jours, fait ressortir que c'est précisément le "respect pour l'adéquation de cette tradition" (13) et des valeurs qu'elle incarne qui exige de rompre avec elle et de prendre un nouveau départ. On doit ainsi prendre la mesure de la différenciation sociale qui donne aux sociétés un visage nouveau et une structure nouvelle. La demande de réforme qui s'adresse à la politique doit en tenir compte. Les intellectuels, qui lui donnent une résonance particulière, ne doivent pas s'enfermer dans la vaine préférence d'un concept protestataire de la politique, car ils s'interdisent, ce faisant, "l'accès aux opérations qui, dans la société d'aujourd'hui sont différenciées comme système politique" (14). Transformation structurelle très profonde de la société, laquelle ne peut plus être comprise dans les catégories de sa tradition; utopisme d'une protestation sociale globale; nécessité en tout cas d'une théorie rénovée de la société et de ses systèmes: nous avons dès le chapitre introductoire une autosituation très claire de la théorie et de ses prémisses, tout à fait révélatrice de ses manières de penser et de critiquer.

Luhmann fait commencer toute considération de la politique par une théorie de son médium, le pouvoir (Macht). La raison à nos yeux en est double: d'une part, dans la ligne théorique développée très fortement dans *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, le médium apparaît comme la condition même de la perdifférenciation d'un système fonctionnel au sein de la société moderne. Ainsi, l'argent est conçu comme la condition de l'enclenchement d'une perdifférenciation du système économique, de même que le droit positif est celle de l'advenue d'un système juridique opérativement autoréférentiel. C'est donc l'"invention" d'un médium qui ouvre le processus de perdifférenciation. Médium se conçoit ainsi comme le moyen par lequel des chances improbables (de communication) arrivent à être institutionnalisées, probabilisant un certain type de communication en soi improbable contre sa tendance à retomber dans des figures directes, massives, sans détour potentialisant d'effectuation. D'autre part, le médium symbolique généralisé du pouvoir a une relation particulière à la médialité en tant que telle. Il vit en effet d'une figure d'auto-élusion qui fait sa fonction et son efficace. Cumulant les deux moments le médium du pouvoir se laisse décrire comme ce qui va à l'encontre de la tendance naturelle de la communication à la discordance et la non acceptation de propositions de communication. Il probabilise l'acceptation de ces offres par une structure complexe d'autovirtualisation: il maintient une menace de sanctions négatives tout en évitant structurellement l'application de telles sanctions. Il met ainsi en circulation en son sein un type de communication qui peut, en règle générale, être fiablement attendu: l'obéissance. La "forme" ou l'acte du médium, par opposition à sa puissance, c'est l'ordre (Anweisung) immédiatement couvert par une sanction ou une contrainte. Le médium est ainsi structurellement "puissance", potentialité, menace (Androhung) d'application de la sanction. Il est pour ainsi dire à l'arrière plan, en retrait par rapport à sa forme – qui serait la mise à effet de la menace. La virtualité du pouvoir est le pouvoir. C'est cependant en lui que la forme se régénère, de même qu'il se régénère en elle. Le pouvoir doit toujours être en retrait (comme ordre obéi) pour pouvoir être à l'avant ou en acte, et il ne peut rester en retrait que parce que de temps en temps il apparaît en acte (comme sanction formelle). Un tel rapport constitutif est à la base de la médialité en général et génère la problématique, esquissée déjà par Parsons, de l'inflation / déflation du médium.

Cette auto-élusion, caractéristique structurante du pouvoir, ne doit pas nous leurrer alors que nous nous engageons dans une analyse de la politique dans les sociétés différenciées et leurs processus démocratiques. En effet, il est de règle que dans de tels contextes l'ordre (*Weisung*), le commandement politique prenne primordialement en considération les capacités de consensus existant au sein de la société et s'attache à ne pas les dépasser. Cela fait naître l'impression d'une dispensabilité même relative de la contrainte formelle. Luhmann ne cesse d'insister – comme il le faisait déjà dans *Macht* (1975) - que la couverture véritable du médium du pouvoir est le pouvoir (dans sa virtualité et dans son acte) et non pas le consensus. "Le consensus n'est pas l'or dans la banque centrale du pouvoir" (53), mais bien la menace et la mise en œuvre de moyens de pouvoir. Cette menace doit être connue, et elle l'est, sans être consentie. L'insistance de Luhmann sur ce point rappelle par moment Carl Schmitt: "Dans toute communication politique, c'est d'un emploi de la force (*Machteinsatz*) qu'il y va, c'est-à-dire d'un être prêt, le cas échéant, à menacer et à contraindre" (54). Autrement le pouvoir ne serait qu'une "discussion académique, un cours universitaire ou un concours de beauté" (54). La politique n'est politique que dans l'élément du pouvoir, en dépit de toute statojuridicité. Le renoncement de la politique à imposer des décisions reste lui-même politique dans la mesure où le renoncement est lui-même une décision basée sur du pouvoir.

Une autre thèse récurrente de Luhmann est celle de la secondarisation de la politique dans un contexte de perdifférenciation de sous-systèmes sociaux sur la base d'une fixation de leurs média respectifs. Ainsi il n'est plus possible d'attribuer à la politique une signification supérieure ou globale. A côté d'elle il y a d'autres média qu'elle ne peut aucunement contrôler – de par l'hétérogénéité de leurs structures. Par ailleurs, avec la perdifférenciation d'un système politique, le pouvoir se trouve désinséré de ses enracinements premiers. La politique devient système dans la mesure où elle se sépare opérativement de ses environnements "naturels" (la famille par exemple où s'exerce un pouvoir indifférencié). Toute différenciation implique de telles désinsertions qui, dans le cas de la politique, coupe tout lien entre elle et un pouvoir profus, diffus à travers les environnements sociaux en général. La formation du système est, en son sens même, une sortie du monde de la vie et une séparation des significations natives attachées aux choses. Les difficultés que nous avons avec une politique de moins en moins capable de guidance, de pilotage (*Steuerung*) et de

réelle gouvernance relèvent du malaise général créé par la capacité restreinte de la société moderne à supporter la différenciation fonctionnelle et la concentration complète de chacune de ses fonctions dans un système opérativement clos. La société a le sentiment d'être tombée dans une dépendance totale de ses systèmes, perdant en tant que "société" toute influence sur eux.

Suivant en gros le plan thématique commun à toutes ses sociologies subsystémiques, Luhmann traite de fonction et de codage du système après en avoir dégagé la problématique médiale. Sa critique de la compréhension causaliste de la fonctionnalité est connue. Elle a été exposée dès les premiers articles et ouvrages des années 60 et s'est cristallisée dans un fonctionnalisme d'équivalence (Äquivalenzfunktionalismus) qui a fluidifié la conception parsonienne de la structure et y a introduit une telle mesure de contingence qu'elle en est devenu un simple point de vue de thématisation et de questionnement, stabilisé d'une opération d'observation à l'autre et sans assise quelconque dans les choses. La formule fonctionnelle (Funktionsformel) du système politique est "la mise à disposition [de la communication sociale] d'une capacité de décision collectivement obligatoire".

Le codage du système politique a longtemps embarrassé Luhmann. Dans ses premiers travaux, il penchait vers le code binaire conservateur / progressiste. Après une longue éclipse, ce code fait place à celui de supériorité / infériorité de pouvoir (Machtüberlegenheit / Machtunterlegenheit ou encore gouvernement / opposition). Pour Luhmann, c'est ce code qui mène à l'invention et l'institutionnalisation de l'exercice de pouvoir par le moyen de "charges" (Ämter) et détermine la "forme officielle du pouvoir politique différencié" (Amtsförmigkeit ausdifferenzierter politischer Macht (92). C'est cette forme qui ouvre la problématique de la légitimité et l'institue comme un principe de régulation interne de l'influx de contingence dans le système politique. Ce principe est celui d'une "exposabilité publique de préférences" (öffentliche Darstellbarkeit von Präferenzen (122)) par le moyen d'une reconnaissance de "relations axiologiques culturellement et institutionnellement établies" (123). Toutefois, ces relations axiologiques ne donnent pas de directive pour décider de conflits de valeurs. La conséquence en est une légitimation concomitante de l'opportunisme (123) politico-axiologique .

Le repositionnement des problématiques de la politique au point de vue de la théorie de la différenciation fonctionnelle et de l'autonomisation autopoïétique des systèmes

permet de se détacher de leurs versions conceptuelles axiologisantes (démocratie, éducation (Bildung), capitalisme) et de voir les problèmes là où il se posent vraiment, à savoir dans le fait qu'un système ne dispose plus d'"aucun appui dans un autre" (136s.) et qu'il n'a plus que sa dynamique propre pour s'orienter. Aucun système ne peut avoir d'"adéquation sociale" (gesellschaftliche Adequität, 137): sa différenciation le met en déficience par rapport à toute exigence de complétude. La conclusion est qu'il nous faut vivre avec de nouvelles formes d'adéquation sociale qui "ne garantissent plus d'ordre stable, mais consistent en des hypothèques mutuelles et des reports de problèmes entre systèmes ..." (138). C'est dans ce sens que les formules axiologiques, en présentant les choses comme des identités ou des totalités fermes, occultent "l'étendue de ce qui arrive" (137). La démocratie, par exemple, projette une notion du peuple d'avant la différenciation sociale. La société et le peuple ne peuvent plus doter la politique de simplifications qui lui facilitent ses décisions. En effet, celles-ci ne relèvent plus d'une "rationalité orientée sur un but"(zielorientierter Rationalität), mais de plus en plus d'une "réactivité orientée sur le temps" (zeitorientierte Reaktivität, 142) et impliquant des "formes d'entente du moment". (Vertsändigungsformen des Augenblicks, ibid.) pratiquant une "temporalisation opportuniste, principiellement sans principes" [des problèmes] (opportunistische, prinzipiell prinziplose Temporalisierung (142f). L'ensemble de ces nouvelles conditions impose une hausse de l'irritabilité du système, hausse qui devient, pour le système, un enjeu central de son fonctionnement et de sa survie.

Les développements de sémantique historique qui, dans le plan d'une sociologie subsystemique luhmannienne, retrace les lignes d'évolution des concepts et des institutions à partir de celle de leur sémantique, sont réunis dans un long chapitre qui reconstitue la carrière de l'Etat depuis les premières poleis jusqu'à l'Etat-Providence. Le chapitre n'est pas brillant et se contente souvent de répéter, avec moins de précision qu'elle, ce que l'immense recherche sur la matière a mis en lumière. C'est la description de l'étape de surmaturation de l'Etat dans l'Etat-Providence qui apporte des éléments originaux. L'Etat est là le point de référence d'une "universalisation de la politique" (215). Les problèmes qui s'y posent sont des problèmes insolubles, parce qu'ils sont le reflet de la différenciation fonctionnelle du système politique, incapable d'intervenir directement dans les autres systèmes sociaux dont la clôture est tout aussi stricte que la sienne. L'autopoïèse du système consiste dès lors

précisément en une redéfinition des problèmes insolubles en problèmes politiquement solubles. Les paradoxes de la politique deviennent visibles, à la fin du 20^e s., comme ceux des limites du pilotage politique (politische Steuerbarkeit). Le dualisme des partis (socialiste / libéral, progressiste / conservateur) perd de sa pertinence devant la structure de la problématique politique, et mène à un discrédit de la classe politique et de l'Etat. Les conflits ne sont plus réductibles à des conflits d'intérêts, c'est-à-dire à un type de conflit triviaux et négociables.

En effet, les problèmes, comme la communication, accèdent sans retour à une dimension mondiale qui transcende tous les centralismes spatiaux (220). Tout ce qui arrive dans le monde, arrive "de manière publique-mondiale" (weltöffentlich 220). La société mondiale est organisée d'après un modèle hétérarchique, connexionniste et réticulaire de liaisons communicationnelles articulées autour de fonctions et de leurs organisations. Le système politique se mondialise, à l'instar des autres systèmes comme l'économie, la science, le droit, les média de masse et se présente comme un sous-système de la société mondiale à côté d'autres. Cela pose avec une grande acuité le problème de l'insertion des entités étatiques, qui représentent des unités régionales du système politique, dans la société mondiale. Avec les états souverains régionaux, nous avons, aux yeux de Luhmann, un principe de segmentation du système politique mondial. Une telle segmentation protège la dynamique propre des autres systèmes fonctionnels (223) au sein de chacune des entités régionales. Cette segmentarité, se révèle dès lors, comme un trait structurel durable²⁷. Cependant, elle ne représente nullement une option d'évasion de l'intégration mondiale. Tout ce que l'Etat national peut entreprendre pour renforcer sa propre position et celle de ses citoyens ne fait que promouvoir les tendances globalisatrices. Il est en effet impossible, par exemple, d'élever le niveau de soins médicaux d'une population

²⁷ Luhmann critique la conception qui concentre la presque totalité du système politique dans l'Etat. Il voit une différenciation au sein du système entre un centre et une périphérie. Le centre est l'Etat comme organisation politique et la périphérie est constituée par d'autres organisations politiques, du type des partis politiques ou des organisations de représentations des autres systèmes (économie, droit, religion,...). Cette deuxième différenciation du système qui est sa différenciation interne n'est pas une relation hiérarchique entre centre et périphérie. Au contraire, l'essentiel de la fonction se trouve dans la périphérie. Seul le centre d'un système fonctionnel est ordonné hiérarchiquement. C'est le cas du système juridique avec les tribunaux, du système économique avec les banques, du système politique avec l'Etat. Les organisations de la périphérie, elles, sont organisées de manière plus souple et possèdent un dynamisme particulier.

nationale sans promouvoir une plus grande connexion (Anschluss) au système médical mondial.

Un autre thème majeur de la théorie politique luhmannienne, dès les années 70, est l'opinion publique. Luhmann en donne une interprétation cognitiviste intéressante mettant en évidence les structures circulaires, complexes de sa constitution et de son effectivité. En effet, l'opinion publique a la complexité d'une fonction autoréactive et autostimulante. L'explication de la thèse passe par un dépassement de la représentation intuitive selon laquelle l'opinion publique constitue une sorte de courant de communication publique fait d'agrégats de communications individuelles ayant lieu dans la société comme dans un réceptacle de cette multitude d'événements. Dans la théorie luhmannienne, la société n'a pas d'adresse, elle n'est pas désignable; elle représente "l'autre face généralisée de tous les systèmes sociaux" et peut très commodément être qualifiée de "publicité" (Öffentlichkeit 285)²⁸. Dans la société ainsi entendue, l'opinion publique est un processus dans lequel des résultats de la communication (un savoir, des préférences, des évaluations de soi et de l'autre) sont posées au départ d'attitudes et de communications publiques. Ils motivent de nouvelles communications, en réaction à ce qu'ils sont. La communication réagit ainsi à ses propres résultats, en partant de ces résultats. Le point de départ est toujours fourni par ce qui est présenté et perçu et comme des résultats de la communication. Cette circularité est celle de tout médium s'instruisant dans la réalité et se la donnant telle qu'il la construit. L'opinion publique "est ce qui est observé et décrit comme opinion publique" (286). Elle a du coup quelque chose de "l'apparence autoproduite" (selbsterzeuger schein, ibid.) ou du miroir. Elle "reste" ainsi toujours "auprès de soi" ("bleibt bei sich", 287), donnant naissance à ce que les théories cognitivistes appellent un "eigenbbehaviour", c'est-à-dire une manière d'opérer qui est "immune à son propre démasquement" (durchschautwerden 287)²⁹. Cette structuration spécifique de l'opinion publique est au fondement de processus d'autorenforcement particuliers. Le fait, par exemple, que l'opinion publique est une

²⁸ La publicité de l'opinion n'est pas une garantie de sa rationalité comme dans la théorie de Habermas, ni même une base pour une rationalisation du débat.

²⁹ Un autre processus accusant une structure circulaire analogue est celui de la décision – si central à la politique. En effet, la décision n'est pas, avant son avènement, ce qu'elle est après. Elle est transformée par son propre avènement. Les repères du processus sont modifiés dans le processus lui-même.

opinion rapportée, qu'elle est le résultat d'interactions ou de communications médiatisées, renforce sa médiatisation dans le but même dont celle-ci s'anime pour la percer à jour. Ainsi, l'opinion publique est un processus qui ne peut s'interrompre ou s'observer à partir d'un ailleurs de lui-même, que serait par exemple le silence. Le silence de l'écoute, le silence de la réflexion pour la réponse, le silence de l'interaction, est tout simplement l'absence de l'opinion publique. C'est ainsi que cette absence motive une "spirale du taire" ("schweigepirale"): ce qui est tu est ce qui n'arrive pas à devenir un résultat de la communication s'articulant dans l'opinion publique; sa non-émergence comme thème de l'opinion publique renforce l'improbabilité de son émergence. L'opinion publique est une observation qui escompte la manière dont elle sera elle-même observée par d'autres observateurs. Elle n'est donc pas simplement une observation de second ordre (observant ce que d'autres observent), mais elle observe la manière dont elle est observée par d'autres dans sa manière d'observer les autres. Elle fait sauter "schémas d'observation: être / non-être, constance / changement, res / verba". Elle est "une réalité construisante-construite" (konstruierend konstruierte Wirklichkeit 297). L'opinion publique est ainsi "le monde autiste de la politique elle-même" (die autistische Welt der Politik selbst" 290).

Une telle structure se paie d'une "relativité structurelle, d'une inconstance de toute détermination...", ainsi que d'une position de l'"indifférence comme présupposé de toutes les différences" (297). "la perte de toutes les prémisses fermes et de toutes les finalités naturelles est compensée par une mise de l'accent sur le contexte et la contingence" (298). Il en résulte une perte de l'orientation et une sorte de "douleur-fantôme" (phantomschmerz) liée "à la perte des espoirs mis dans les Lumières (Aufklärung) et l'éducation" (Bildung, ibid.).

Le chapitre traitant de autodescriptions de la politique a la facture d'une étude de sémantique historique. On y revient à la problématique de la différenciation fonctionnelle comme "condition-cadre sociale globale" (gesamtgesellschaftliche Rahmenbedingung, 355). La différenciation est un sélecteur de ce qui est admis à s'intégrer à la structure du système. Elle sélectionne notamment les autodescriptions du système, dont la plus prégnante dans nos sociétés est celle qui les fait se percevoir comme des démocraties. Or, la démocratie fait face à plusieurs paradoxes que rien ne peut désamorcer d'avance – aucune constitution ne peut pré-régler les charges

décisionnelles (entscheidungslasten) de la démocratie dont elle est la charte. Un des paradoxes de la démocratie, c'est l'utopie de l'égalité comme "indifférenciation du différent", (Unterschiedslosigkeit des Unterschiedlichen 357). Il implique la "tâche permanente" (Daueraufgabe) de la critique et la différenciation d'une minorité spécialisée dans la critique, subsistant indépendamment d'un appui populaire. Dans la démocratie, le paradoxe du pouvoir (Herrschaft = domination) arrive à sa pleine cristallisation comme auto-contradiction (Selbstwiderspruch 358), mettant la question de la légitimation au centre de toutes les préoccupations.

La légitimation est un débat qui, pour Luhmann, se déroule à un niveau qui ne permet pas de voir les problèmes structurels de la société moderne. Au lieu de projeter une image réaliste, ou la plus réaliste possible de la société, pour énoncer ses problèmes, et articuler ses valeurs déclarées en programme politique centré autour du traitement et de la solution de problèmes, on ressasse un catalogue de valeurs incontestables qui livre la matrice de projection politique (361). La démocratie en quête de légitimation demeure donc un modèle de domination (Herrschaftsmodell) avec l'asymétrie caractéristique du pouvoir. Car il restera toujours quelqu'un en-dehors de ses consensus et la question sur le sort à réserver à ceux qui, par manque de discernement, refusent de se joindre au consensus final, reste entière (368)? L'art rhétorique de la proclamation des valeurs est sans effet sur les problèmes réels. On s'interroge dès lors sur le secret de l'acceptabilité politique d'une telle forme de description, et sur sa longévité. Or, les autodescriptions se pluralisent à partir du moment où la corrélation bijective Etat-peuple n'est plus réalisée et où la politique n'a plus en face d'elle qu'un matériel extrêmement volatile constitué par des individus incapables de "disciplination sociale"(Sozialdisziplinierung 367). Il en résulte un "Hayek-Problem" (ibid.), c'est-à-dire un problème d'intransparence structurelle du système pour lui-même (sans recours possible ici à un mécanisme de prix pour le réguler). La politique s'installe ainsi dans la perplexité de faire toujours de travers ce qu'elle fait, et dans la tâche de sauver toujours à nouveau les situations. La seule constante du système c'est l'inconnaissance (Unbekanntheit) de l'avenir, et ses seules prémisses, le contexte et la contingence

L'examen enfin des couplages structurels de la politique avec les autres sous-systèmes sociaux³⁰ révèle clairement la tendance spécifique du système de pouvoir dans les sociétés où un pilotage suprasystémique est impossible. C'est une tendance à l'utopisme liée à l'utilisation courante, dans l'autoreproduction du système politique, du médium de la causalité: la politique projette sur les choses et les situations un "ceci a pour conséquence cela" (dies bewirkt das, 406). L'utopisme est partout dans le système, tant du côté de ceux qui agissent que de ceux qui revendiquent. Il est un corrélat inéluctable de la réduction basale de complexité en politique. L'utopie est la forme par laquelle le système politique déclare "qu'il est capable, en le pilotant, de donner forme à l'environnement, sans pouvoir pour autant opérer en lui" (ibid.).

Nous pouvons conclure par une appréciation nuancée de l'ouvrage: ses parties théoriques n'ont pas la force qu'ont les pièces qui ont fait l'attrait du Luhmann théoricien. Cela a l'avantage de rendre la lecture plus facile et plus fluide.

Thématiquement, le travail est très proche des problématiques empiriques et des débats qui occupent la réflexion politique et scientifique. Il en résulte une fluidité de l'exposition et une bonne visibilité des thèses directrices – ce qui n'est souvent pas le cas dans les textes luhmanniens. *Die Politik der Gesellschaft* est ainsi porteur d'un message fort – faisant écho aux thèses d'*Ökologische Kommunikation*: la politique est le domaine paradoxal de la décision et des simplifications qu'elle réclame; elle est celui de la supposition de détermination linéaire et de la capacité de l'infléchir; elle est en même temps le domaine des perceptions autoréactives et de l'action sans

³⁰ La reconstruction des couplages est toujours un exercice assez délicat dans la théorie luhmannienne. En effet, elle garde quelque chose de spéculatif et même d'arbitraire: on ne voit pas comment Luhmann procède pour identifier les jointures des systèmes sociaux. Cela semble se faire de manière empirique-conjecturante – et rappelle par là Parsons. On est très éloigné de sa théorie des couplages entre les systèmes primaires (que sont la vie, la conscience et la communication – sur cette distinction entre deux types d'autopoïèse voir mon "The Specific Autopoiesis of Law: between Derivative Autonomy and Generalised Paradox", in Priban, Jiri, Nelken, David, (edd.), *Law's New Boundaries: The Consequences of Legal Autopoiesis* Aldershot 2001 Ashgate Publishers, p. 45-79.) dont la consistance est stricte. Contrastant avec la solidité de ce type de cette conception, les couplages du système politique ont l'allure suivante: avec les systèmes psychiques (les personnes) le couplage s'effectue comme sélection du personnel politique (avec localisation de la décision et possibilité de lui attribuer une qualité morale); avec l'économie, il s'effectue comme financement des budgets publics; avec le droit, comme Etat de droit; avec le système scientifique, comme conseil (Beratung). Intéressante est cependant l'idée que ces couplages se font par le biais d'organisations comme lieu de création d'une pléthore de possibilités de décision.

repère, la médiatrice, dans des temporalités restreintes, du contexte et de la contingence.